

Université de Nantes  
Licence 2 de Philosophie  
2011-2012  
Peyrard Vincent

# **Négation du vouloir-vivre :**

## **pourquoi et comment ?**

D'après le livre IV du *Monde comme volonté et comme représentation*  
d'Arthur Schopenhauer

# Sommaire

|  |    |
|--|----|
| Introduction.....                                | 2  |
| 1. La Volonté.....                               | 3  |
| 2. La négation du Vouloir-vivre, pourquoi ?..... | 6  |
| 3. Comment y parvenir ?.....                     | 11 |
| Conclusion .....                                 | 19 |
| Bibliographie.....                               | 19 |
| Sitiographie.....                                | 20 |

## Introduction

Philosophe allemand né en 1788 et mort en 1860, Arthur Schopenhauer nous offre une philosophie qui sort des sentiers battus. Ce qu'il écrit est teinté d'un constant pessimisme et cependant, son style si clair et si particulier fait de lui l'un des seuls philosophes à nous faire rire tout en nous impliquant pleinement dans sa philosophie. A vingt-neuf ans il rédige son œuvre principale, *Le monde comme volonté et comme représentation*, publiée en 1818 aux éditions Brockhaus à Leipzig. Schopenhauer ne connaîtra guère de succès avec cette première publication. En 1840, il publie *Fondement de la morale* mais là encore, c'est l'échec. Ce n'est qu'en 1844 que Schopenhauer commence à être considéré par ses contemporains, lors de la deuxième édition de son œuvre principale, à laquelle il a ajouté des suppléments. La philosophie de Schopenhauer n'est vraiment reconnue qu'à la fin de sa vie et a beaucoup inspiré : penseurs, écrivains et mêmes compositeurs (Wagner, Maupassant, Tolstoï, Baudelaire, Nietzsche...). Le livre IV du *Monde comme volonté et comme représentation*, que nous étudierons ici, est un livre qui se divise en dix-neuf paragraphes, chaque partie ayant son propre thème mais étant liée aux autres. Cette division permet une très grande clarté et organisation de son œuvre, et ainsi de sa philosophie. Le titre de ce livre IV est « le monde comme volonté » et le sous-titre : « Arrivant à se connaître elle-même, la volonté de vivre s'affirme puis se nie »<sup>1</sup>.

---

<sup>1</sup> Arthur Schopenhauer, *Le Monde comme Volonté et comme représentation*, Paris, P.U.F, 1978, p. 343.

Il nous faut donc, dans un premier temps, pour comprendre ce quatrième livre, étudier ce qu'est la Volonté puis l'affirmation de la volonté, pour pouvoir ensuite savoir pourquoi et comment il faut la nier.

## 1. *La Volonté*

### a) Qu'est-ce que la Volonté?

Dans le système philosophique d'Arthur Schopenhauer, il n'y a pas de distinction précise entre « Volonté » et « vouloir-vivre ». Par volonté il ne faut pas comprendre : « faculté de pouvoir se déterminer à faire ou à ne pas faire » (avoir de la volonté) ou encore « *intention* de faire quelque chose »<sup>2</sup> mais : c'est une volonté sans intelligence, un désir aveugle, irrésistible « telle que nous la voyons se montrer encore dans le monde brut, dans la nature végétale, et dans leurs lois, aussi bien que dans la partie végétative de notre propre corps »<sup>3</sup>. Édouard Sans dit, en parlant du terme de Volonté, qu'il est « en quelque sorte synonyme d'impulsion, d'énergie ou de force originelle »<sup>4</sup>.

La volonté arrive à savoir ce qu'elle est par le monde car ce monde représenté qui s'offre à elle, c'est ce qu'elle veut et ce qu'elle est. Ce que la volonté veut, nous le voyons donc par le monde, c'est la vie, c'est-à-dire la manifestation d'elle-même. L'expression « volonté de vivre », suite à ces remarques, n'a pas beaucoup de sens. « Volonté » suffit simplement pour exprimer la volonté de vivre.

La Volonté étant et voulant, le monde apparaît par le biais des phénomènes. Les phénomènes sont soumis à ce que Schopenhauer appelle le principe d'individuation. « J'appellerai l'espace et le temps (...) *principium individuationis* ; car c'est par l'intermédiaire de l'espace et du temps que ce qui est un et semblable dans son

---

<sup>2</sup> Larousse encyclopédique en couleurs, vol. 22, France Loisirs, réédition de 1992, p. 9593.

<sup>3</sup> Arthur Schopenhauer, *Le Monde comme Volonté et comme représentation*, Paris, P.U.F, 1978, p. 350.

<sup>4</sup> Édouard Sans, *Que sais-je ? Schopenhauer*, Paris, P.U.F, 1991, p. 23.

essence et dans son concept nous apparaît comme différent, comme plusieurs »<sup>5</sup>. Nous comprenons bien grâce à cette citation que les phénomènes (les hommes, les animaux et la nature tout entière) ne sont en fait que la représentation de la Volonté et que pour celle-ci, un individu pris en lui-même n'est rien. Les individus ne sont qu'une représentation de la Volonté et en ce sens, ils valent tous la même chose. D'un point de vue phénoménal ils sont différents mais dans leur essence ils sont une seule et même chose, la Volonté. Notons également que c'est dans le présent que la Volonté se manifeste. En effet, la Volonté veut la vie donc, là où il y a de la vie, il y a la Volonté. Or chez Schopenhauer la vie n'existe que dans le présent.

### b) Affirmation de la Volonté

Nous savons maintenant ce qu'est la volonté et la manière dont elle se manifeste, voyons donc comment elle s'affirme.

Schopenhauer dira que « l'affirmation de la volonté, c'est la volonté elle-même, subsistant avec l'intelligence et n'en étant point affaiblie, telle enfin qu'elle s'offre en général, emplissant la volonté de l'homme »<sup>6</sup>. Cette idée montre bien que pour qu'il y ait affirmation de la volonté, il faut qu'il y ait une conscience avec laquelle la Volonté puisse se lier.

L'affirmation de la Volonté se montre chez l'individu par le corps (l'individu étant la forme phénoménale de la Volonté, le corps permet l'affirmation de la Volonté) et cela, en deux points : sa propre conservation puis la propagation de l'espèce<sup>7</sup>. En effet, prenons l'exemple de n'importe quel animal sauvage : avant de chercher à se reproduire, il va chercher à survivre. Il cherche de la nourriture, un habitat qui lui convienne etc. Et une fois qu'il est assuré de sa survie, cet animal cherche à se reproduire. La conservation du corps consiste à faire tout ce qui le maintient dans un état de santé et de bien-être.

---

<sup>5</sup> Arthur Schopenhauer, *Le Monde comme Volonté et comme représentation*, Paris, P.U.F, 1978, p. 155.

<sup>6</sup> *Op. cit.*, p. 412.

<sup>7</sup> *Op.cit.*, p. 415-416.

Néanmoins, le besoin sexuel est le point ultime de l'affirmation de la Volonté. En se conservant, l'individu affirme son existence mais en procréant il dépasse cela puisqu'il engendre d'autres individus, il engendre donc la vie, l'affirme, et affirme donc la Volonté. Schopenhauer dit : « Comme chose en soi, la volonté du générateur et celle de l'engendré, c'est n'est qu'une volonté ; car le phénomène seul est soumis au principe d'individuation et non pas la chose en soi »<sup>8</sup>. Nous comprenons à quel point l'acte de procréer est l'affirmation au plus haut degré de la Volonté puisque c'est cet acte même qui permet à la Volonté de se montrer par les phénomènes. C'est en considération de cela que Schopenhauer dira que « les organes virils sont le vrai foyer de la volonté »<sup>9</sup>. Notons que chacun des actes des individus ne se produit que pour une des deux raisons évoquées ci-dessus (conservation du corps, propagation de l'espèce) : « Chacun de ces actes n'est qu'une preuve, un exemple de la volonté qui se manifeste dans son ensemble par ces besoins »<sup>10</sup>.

### c) Contradiction que la Volonté contient en elle-même

En ayant à l'esprit l'idée que les individus ne sont que la représentation phénoménale de la Volonté et que, de ce fait, même s'ils apparaissent comme étant plusieurs, ils ne sont en fait qu'un, on comprendra aisément cette contradiction que la Volonté contient en elle-même. Le problème, nous explique Schopenhauer au § 61 de son ouvrage, c'est que l'individu pense qu'il est lui-même une volonté, c'est-à-dire un être agissant de lui-même et pour lui-même, libre, etc. : « Tout individu, en tant qu'intelligence, est donc réellement et se paraît à lui-même la volonté de vivre tout entière »<sup>11</sup>. Alors que l'individu n'est en vérité qu'un phénomène au service de la Volonté, nous l'avons bien compris. Cela est problématique car à cause de cette croyance erronée l'homme va se prendre pour le centre du monde et croire que les autres n'existent que parce qu'il se les représente. La conséquence de cette erreur que fait l'individu, c'est l'égoïsme, et cela, c'est la contradiction interne à la Volonté. Par

---

<sup>8</sup> Arthur Schopenhauer, *Le Monde comme Volonté et comme représentation*, Paris, P.U.F., 1978, p.414.

<sup>9</sup> *Op.cit.*, p. 416.

<sup>10</sup> *Op.cit.*, p. 412.

<sup>11</sup> *Op.cit.*, p. 418.

égoïsme les individus vont chercher à affirmer leur volonté plus qu'ils ne le devraient, ils vont nier et détruire les autres individus alors qu'en eux-mêmes, tous ces individus ne sont qu'un : « souvent la volonté en eux s'exalte jusqu'à une affirmation excessivement énergique du corps, d'où sortent des appétits violents, de puissantes passions ; alors l'individu ne s'en tient pas à affirmer sa propre existence, il nie celle de tous les autres, et tâche de les supprimer dès qu'il les trouve sur son passage. »<sup>12</sup> Si tous les individus étaient à un stade d'égoïsme d'une telle violence que mort s'en suivrait forcément, la Volonté se détruirait d'elle-même et en cela elle est contradictoire puisqu'en voulant s'affirmer elle s'anéantirait.

## 2. *La négation du Vouloir-vivre, pourquoi ?*

### a) Pour quelle raison nier la Volonté ?

Pour arriver à un état psychique où l'homme désire nier la Volonté, il doit avoir compris combien la vie n'est que souffrance et surtout, il doit l'avoir senti (nous expliquerons par quel moyen dans la troisième partie). L'homme doit voir « le côté terrible de la vie, les douleurs sans nom, les angoisses de l'humanité, le triomphe des méchants, le pouvoir d'un hasard qui semble nous railler, la défaite irrémédiable du juste et de l'innocent »<sup>13</sup>.

La souffrance se manifeste de deux manières dans la vie d'un homme : par le fait qu'il désire constamment et par la lutte constante qu'il doit soutenir contre la mort, pour vivre (et surtout, survivre).

« La volonté, à tous les degrés de sa manifestation, (...) manque totalement d'une fin dernière, désire toujours, le désir étant tout son être ; désir que ne termine aucune objet atteint, incapable d'une satisfaction dernière »<sup>14</sup>. Ce passage illustre l'idée du désir constant que l'homme a. Puisque la volonté désire toujours, l'homme (qui est sa manifestation phénoménale, rappelons-le) désire également toujours et Schopenhauer

---

<sup>12</sup> *Op. cit.*, p. 413.

<sup>13</sup> *Op.cit.*, p. 322.

<sup>14</sup> *Op.cit.*, p. 390.

exprime une idée encore plus forte que cela ; il dit que la volonté est, donc elle désire. L'homme ne peut donc pas ne pas désirer et par conséquent, tant qu'il sera l'esclave de la Volonté, la souffrance sera liée à lui. Si jamais un désir est satisfait (notons qu'un désir ne peut pas être comblé mais dans le meilleur des cas satisfait), la satisfaction n'est qu'une souffrance évitée et non un bonheur positif acquis. Cette idée montre quelle vision de la vie a Schopenhauer : l'homme souffre et s'il atteint un objet désiré, ce n'est qu'un moyen pour moins souffrir et non pour être heureux. C'est un état d'esprit différent de celui qui prendrait comme vérité première : l'homme est heureux et s'il satisfait un désir, cela renforce son bonheur. Avec Schopenhauer et son pessimisme, l'homme survit alors qu'avec cette autre pensée, optimiste, l'homme vit. Une fois un désir satisfait (ce qui est difficile et permet juste l'apaisement de la souffrance), l'homme peut manquer d'objets à désirer et de cela naîtra l'ennui. Ce manque d'objet à désirer vient du fait que la Volonté elle-même manque d'objet à désirer et cette situation place l'homme dans un « vide épouvantable »<sup>15</sup>. Cependant, l'homme a trouvé une solution pour ne pas s'ennuyer, occuper sa vie et dissimuler « le vide et la platitude de l'existence »<sup>16</sup> : son esprit crée par des superstitions un monde imaginaire. Ces créations de l'esprit sont faites par les peuples pour qui la vie est facile (« grâce à un climat et un sol cléments »<sup>17</sup>, dit Schopenhauer) : Hindous, Grecs, Romains... Le monde imaginaire dont parle Schopenhauer est un monde dans lequel l'homme fabrique à sa ressemblance des démons, des dieux, des saints. Il fait ensuite des sacrifices, des prières et autres rituels de ce genre. Ce monde imaginaire et les actes qui s'ensuivent sont « l'effet et le symptôme du double besoin de l'homme, besoin de secours et d'assistance, besoin d'occupation pour abrégier le temps »<sup>18</sup>.

Dans ce passage du *Monde comme volonté et comme représentation*, nous pouvons voir une très claire critique de la religion en général, des croyances, mais aussi et surtout des personnes qui y croient. En effet Schopenhauer ne le dit pas explicitement mais cette façon qu'a l'homme d'agir (créer un monde imaginaire pour se créer un

---

<sup>15</sup> Arthur Schopenhauer, *Le Monde comme Volonté et comme représentation*, Paris, P.U.F, 1978, p. 394.

<sup>16</sup> *Op.cit.*, p. 407.

<sup>17</sup> *Op.cit.*, p. 407.

<sup>18</sup> *Op. cit.*, p. 408.

semblant de vie parallèle) fait qu'il se retire de la réalité et ne voit plus ce qu'est le monde ni la Volonté, ce qui est, dans le cadre de la négation du vouloir-vivre, dangereux. Car nous l'avons vu, c'est par la confrontation à la souffrance que nous voudrions nier la Volonté.

« La vie donc oscille, comme un pendule, de droite à gauche, de la souffrance à l'ennui ; ce sont là les deux éléments dont elle est faite en somme. »<sup>19</sup>

Comme si le désir constant qu'a l'homme ou le risque de l'ennui n'était pas un assez lourd fardeau (fardeau qui le place dans le même état que l'homme qui porte sa chimère dans *Chacun sa chimère*<sup>20</sup>, écrit de Baudelaire), il faut qu'il lutte pour sa vie qui, nous commençons à le comprendre, n'est que survie.

Schopenhauer constate que « partout les diverses formes de la nature et les formes vivantes se disputent la matière »<sup>21</sup>. Pour vivre, on doit fournir des efforts et l'idée d'effort, nous l'avons compris, c'est l'idée même de volonté. Or la Volonté, lorsqu'elle est entravée par des obstacles, fait naître la souffrance et nous voyons bien que puisqu'il faut continuellement lutter, il y a continuellement des obstacles (sinon il n'y aurait pas de lutte) et donc, continuellement de la souffrance. Concrètement, comment se caractérise l'effort ? Schopenhauer le dit de manière admirable : « A chaque gorgée d'air que nous rejetons, c'est la mort qui allait nous pénétrer, et que nous chassons ; ainsi nous lui livrons bataille à chaque seconde, et de même, quoique à de plus longs intervalles, quand nous prenons un repas, quand nous dormons, quand nous

---

<sup>19</sup> *Op. cit.*, p. 394.

<sup>20</sup> Charles Baudelaire, *Le spleen de Paris*, Paris, Prodif, 1979, p.36. Baudelaire écrit : « elle enveloppait et opprimait l'homme de ses muscles élastiques et puissants ; elle s'agrafait avec ses deux vastes griffes à la poitrine de sa monture ; et sa tête fabuleuse surmontait le front de l'homme comme un de ces casques horribles par lesquels les anciens guerriers espéraient ajouter à la terreur de l'ennemi. Je questionnai l'un de ces hommes et je lui demandai où ils allaient ainsi. Il me répondit qu'il n'en savait rien, ni lui ni les autres ; mais qu'évidemment ils allaient quelque part, puisqu'ils étaient poussés par un invincible besoin de marcher. (...) Tous ces visages fatigués et sérieux ne témoignaient d'aucun désespoir ; sous la coupole spleenétique du ciel, les pieds plongés dans la poussière d'un sol aussi désolé que ce ciel, ils cheminaient avec la physionomie résignée de ceux qui sont condamnés à espérer toujours ».

<sup>21</sup> Arthur Schopenhauer, *Le Monde comme Volonté et comme représentation*, Paris, P.U.F, 1978, p. 391.

nous réchauffons, etc. Enfin il faudra qu'elle triomphe ; car il suffit d'être né pour lui échoir en partage ; et si un moment elle joue avec sa proie, c'est en attendant de la dévorer. Nous n'en conservons pas moins notre vie, y prenant intérêt, la soignant, autant qu'elle peut durer ; **quand on souffle une bulle de savon, on y met tout le temps et le soin nécessaires ; pourtant elle crèvera, on le sait bien.** »<sup>22</sup> Ce passage nous montre deux choses : l'homme doit lutter et sa vie est une survie (étant donné qu'à chaque seconde il livre bataille à la mort, on ne peut pas raisonnablement parler de vie). La métaphore mise en gras, outre qu'elle a ce ton dramatique digne de Schopenhauer, rabaisse l'homme adulte à l'enfant. En effet, ce sont surtout les enfants qui s'amuse à souffler des bulles de savons. C'est un comportement naïf et enfantin que de se concentrer sur une chose aussi vite périssable que celle-ci. Or, ce comportement, au fond certes touchant mais si mièvre, peut-on dire, l'homme l'a avec sa vie. Sa vie qui nous l'avons vu, ne lui appartient finalement pas (puisqu'il est sujet de la Volonté), qui est similaire à des milliards d'autres vies et donc ne vaut pas plus et qui, à l'échelle de l'existence infinie de la volonté, ne représente pour ainsi dire rien du tout.

Une petite précision a son importance. En effet, nous avons vu que la souffrance était le fond de toute vie, mais souffrons-nous tous de manière égale ? Eh bien non, la souffrance « s'élève d'autant plus que l'individu a la vue plus claire, qu'il est plus intelligent ; c'est celui en qui réside le génie qui souffre le plus »<sup>23</sup>. Il y a donc des hommes qui souffrent plus que d'autres, mais nous pouvons aussi affirmer que les hommes souffrent plus que les animaux (leurs degrés de conscience étant plus élevés). Schopenhauer nous parle d'un dessin de Tischbein<sup>24</sup> représentant, sur le haut de la feuille, des femmes à qui on a retiré leurs enfants et, en bas de la feuille, des brebis à qui on a retiré leurs agneaux. Les femmes sont placées dans une posture telle qu'on saisit leur souffrance et les brebis, elles, ont une posture similaire mais moins prononcée de sorte qu'on comprend qu'elles souffrent moins. L'exemple de ce dessin permet à

---

<sup>22</sup> Arthur Schopenhauer, *Le Monde comme Volonté et comme représentation*, Paris, P.U.F, 1978, p. 394

<sup>23</sup> *Op.cit.*, p. 392.

<sup>24</sup> Peintre allemand (1751-1829) contemporain de Schopenhauer.

Schopenhauer d'illustrer deux idées qu'il soutient : la souffrance dépend du degré de conscience et « la souffrance est le fond de toute vie »<sup>25</sup>.

Pour bien comprendre la philosophie d'Arthur Schopenhauer, le lecteur doit réellement se sentir concerné par ce qui est dit, la souffrance doit être ressentie. Pour ne pas trouver absurde la philosophie schopenhauerienne, il faut admettre que la souffrance est de notre monde et que nous, hommes, nous souffrons. Schopenhauer est un philosophe qui vit ce qu'il écrit, il a par exemple beaucoup de mépris pour l'optimiste : « Je ne puis ici dissimuler mon avis ; c'est que l'optimisme, quand il n'est pas un pur verbiage dénué de sens, comme il arrive chez ces têtes plates, où pour tous hôtes logent des mots, est pire qu'une façon de penser absurde ; c'est une opinion réellement infâme, une odieuse moquerie, en face des inexprimables douleurs de l'humanité »<sup>26</sup>.

### b) Le but de la négation de la Volonté

Le but que veut atteindre un homme lorsqu'il décide de nier la Volonté n'est pas tant l'arrêt de la souffrance (puisque pour nier la Volonté, il faudra souffrir) que l'arrêt absolu du désir. Le désir est ce qui fait souffrir l'homme. En niant la Volonté, qui engendre notre désir, nous nierons notre désir. L'effet ultime et recherché qui se produira par la négation de la Volonté, c'est le néant (nous comprendrons cela grâce à la troisième partie). La philosophie qu'expose Schopenhauer n'est pas une philosophie de dépressif qui, en partant de la même prémisse « on souffre », se suiciderait ou se complairait dans un état de passivité. Au contraire, ce que propose Schopenhauer est un vrai combat, sûrement le plus difficile car de manière détournée (puisque c'est la Volonté que nous voulons nier, mais que nous en sommes la forme phénoménale) c'est un combat contre nous-mêmes que nous devons mener si nous voulons nier la Volonté.

---

<sup>25</sup> Arthur Schopenhauer, *Le Monde comme Volonté et comme représentation*, Paris, P.U.F, 1978, p. 393.

<sup>26</sup> *Op.cit.*, p. 411.

### 3. *Comment y parvenir ?*

Nous allons voir dans cette troisième partie qu'il y a deux choses qui peuvent nous amener à la négation de la Volonté : la pitié ou bien le désespoir amené par une suite de malheurs.

#### a) La pitié comme phénomène engendrant la négation de la Volonté

De la pitié, selon Schopenhauer, jaillit la négation de la Volonté. Voyons pourquoi.

Pour que pitié il y ait, il faut que « l'individu étranger et sa destinée nous apparaissent sur le même pied que nous et notre destinée »<sup>27</sup>. En effet, à ce moment là, nous aurons pitié de l'autre lorsqu'il subira une souffrance que nous, nous n'aimerions pas subir. La pitié est une condition nécessaire pour arriver à la négation du vouloir-vivre, nous comprendrons par la suite pourquoi (à moins que nous subissions une énorme souffrance, deuxième moyen d'accès à la négation de la Volonté). Par le phénomène de pitié, nous identifions les autres individus à nous-mêmes et donc « Toutes les douleurs des autres, ces souffrances qu'il voit et qu'il peut si rarement adoucir, celles dont il a connaissance indirectement, et celles mêmes enfin qu'il sait possible, pèsent sur son cœur, comme si elles étaient siennes »<sup>28</sup>.

De la pitié va naître un noble sentiment, le pur amour, qui est le sacrifice d'une personne par amour pur pour un peuple, une autre personne... Schopenhauer cite entre autres Codros (qui est un roi d'Athènes dans la mythologie grecque. Il s'est sacrifié au combat pour sauver son peuple car un oracle avait dit que lors d'un combat entre son peuple et les Doriens, le peuple dont le chef serait tué aurait l'avantage au long de la guerre)<sup>29</sup>.

Par l'idée exposée plus haut et consistant à dire que l'autre apparaît au même niveau que moi-même, Schopenhauer explique les pleurs. On pleure lorsqu'on se fait

---

<sup>27</sup> Arthur Schopenhauer, *Le Monde comme Volonté et comme représentation*, Paris, P.U.F, 1978, p. 472.

<sup>28</sup> *Op.cit.*, p. 476.

<sup>29</sup> <http://fr.wikipedia.org/wiki/Codros>

mal mais non pas parce qu'on a mal, mais parce que si une autre personne s'était fait ce mal, nous le ressentirions et par le phénomène de pitié, nous ne pourrions pas l'accepter. Quand nous pleurons, c'est donc que « nous nous sentons souffrir plus que nous ne pourrions supporter de voir un autre souffrir »<sup>30</sup>. Lorsque nous pleurons, c'est donc que nous avons pitié de nous-mêmes et lorsqu'on pleure une douleur étrangère (qui n'est pas nôtre), c'est parce que nous voyons dans le sort de l'autre le « lot commun de l'humanité »<sup>31</sup> et surtout, le nôtre. Ne pas pleurer, c'est faire preuve d'insensibilité.

Maintenant que nous avons compris ce qu'est la pitié, « montrons comment, de la même source d'où jaillit toute bonté, toute tendresse, toute vertu, toute générosité, sort aussi ce que j'appelle la négation du vouloir-vivre »<sup>32</sup>.

Un esprit qui voit à travers le principe d'individuation (à travers le voile de Maya comme dit Schopenhauer qui a été très influencé par la pensée bouddhiste et hindouiste) a une vision telle qu'il supprime toute différence entre lui et autrui et c'est uniquement cette vision qui « rend possible et explique l'intention parfaitement bonne, qui va jusqu'à la tendresse désintéressée et jusqu'à l'abnégation la plus magnanime »<sup>33</sup>. Il est aisé de comprendre pourquoi. En effet, voir à travers le principe d'individuation revient à voir l'homme comme ce qu'il est selon la philosophie de Schopenhauer c'est-à-dire : la représentation phénoménale de la Volonté. Donc l'homme voyant à travers le principe d'individuation, ne voit plus une multitude d'individus, d'esprits, de volontés, mais seulement une multitude de corps, de phénomènes, régis par un être suprême et infini, la Volonté.

La pitié permet une négation de la Volonté sur le principe de la connaissance. C'est-à-dire qu'avoir de la pitié pour autrui (le voir sur le même pied que nous-mêmes, comme le dit Schopenhauer) nous permet d'accéder à une connaissance qui a le rôle de calmant sur la volonté. « Mais la connaissance du tout, telle que nous venons de la décrire, la connaissance de l'essence des choses en soi est au contraire pour la Volonté

---

<sup>30</sup> Arthur Schopenhauer, *Le Monde comme Volonté et comme représentation*, Paris, P.U.F, 1978, p. 474.

<sup>31</sup> *Op.cit.*, p. 474.

<sup>32</sup> *Op.cit.*, p. 475.

<sup>33</sup> *Op.cit.*, p. 476.

un calmant »<sup>34</sup>. Cette connaissance est celle que j'ai exposée ci-dessus ; l'homme qui a cette connaissance sait que les phénomènes ne sont que des phénomènes au service de la Volonté, et non une volonté propre. En quoi cela est-il un calmant pour la Volonté? Avoir cette connaissance, permet de comprendre que c'est la Volonté qui nous fait désirer, qui fait souffrir tout les hommes. Et une fois que l'on sait cela, on a donc la solution pour ne plus désirer : nier la Volonté.

Il faut maintenant se demander par quoi est mis en évidence le passage de l'affirmation de la volonté à la négation. Ce passage est très concret et se manifeste par le passage « de la vertu à l'ascétisme »<sup>35</sup>. En effet, au stade où l'on cherche la négation de la Volonté, il ne suffit plus d'aimer les autres comme on s'aime et de faire pour les autres ce qu'on ferait pour soi-même. Cela ne suffit pas car nous voyons bien que la volonté n'est pas toujours rejetée si nous ne nous en tenons qu'à ça et même, elle est encore affirmée. Prenons l'exemple de l'aumône. Faire l'aumône c'est donner de l'argent à une personne nécessiteuse. Certes, nous faisons cela parce que nous avons compris et ressenti la souffrance du nécessiteux, mais agir ainsi c'est l'entretenir dans l'illusion formée par la Volonté (cette illusion étant le fait de s'imaginer que nous sommes chacun une volonté). Alors qu'en laissant cette personne à son propre sort, elle pourra arriver à la négation de la Volonté (surtout par le second moyen, que nous étudierons après). Il faut comprendre que la négation du vouloir-vivre est violence envers soi-même et d'ailleurs, Schopenhauer utilise un vocabulaire violent dans le lexique de la négation du vouloir-vivre : anéantissement, mortification, guerre à mort contre l'égoïsme... Cependant, ne brutalisons pas le processus de négation, il se fait naturellement. On ne peut pas passer du stade de prise de conscience (provoqué par la connaissance) au stade direct d'ascétisme. Le stade où l'on agit avec l'autre comme on aurait agi pour soi-même ne peut durer qu'un temps mais est cependant inévitable. Et c'est seulement à la suite de cette étape que « naît un dégoût contre l'essence de la volonté de vivre, dont son phénomène est l'expression, contre cette essence qui est le

---

<sup>34</sup> Arthur Schopenhauer, *Le Monde comme Volonté et comme représentation*, Paris, P.U.F, 1978, p. 477.

<sup>35</sup> *Op.cit.*, p. 478.

fond et la substance d'un monde dont il voit la misère lugubre »<sup>36</sup>. A travers cette phrase Schopenhauer exprime l'idée qu'après la pitié, doit naître une sorte de misanthropie. En effet, Schopenhauer dit bien qu'il « naît un dégoût contre l'essence de la volonté de vivre, dont son phénomène est l'expression ». Or, le phénomène c'est celui de l'individu en question. De ce fait, en passant du stade de pitié au stade d'ascétisme, on passe d'un discours de compassion à un discours misanthrope. Schopenhauer exprime beaucoup cette misanthropie dans ses notes personnelles<sup>37</sup>. Par exemple, dans le fragment 38 et à plusieurs reprises il qualifie les hommes de « bipèdes », ce qui réduit totalement l'homme et sa faculté pensante à l'animal. Il ajoute même devant « bipède » le terme « lamentable ». Il dira également : « Lorsqu'on commence à se familiariser avec un homme, il faut toujours considérer que, probablement, si on le connaissait plus intimement, on serait obligé d'en venir au mépris ou à la haine »<sup>38</sup>. Ou encore, de manière amusante : « la plupart de êtres humains sont comme les marrons d'Inde, semblables aux vrais mais totalement incomestibles »<sup>39</sup>.

Nous avons déjà abordé le sujet, mais voyons en détail ce qui suit de la connaissance, la connaissance de l'essence des choses en soi.

Nous pourrions penser que le suicide est une manière de nier la Volonté, car ce que nous voulons nier, c'est le désir. L'homme qui se suicide ne désirera plus et la Volonté sera donc niée. Mais le suicide est une fausse solution.

« Bien loi d'être une négation de la Volonté, le suicide est une marque d'affirmation de la Volonté »<sup>40</sup>.

La négation de la Volonté revient à détester les jouissances et à accepter toutes les souffrances. Or, le suicide du désespéré est tout sauf une acceptation des souffrances : au contraire, il s'en extrait. Schopenhauer se place même du point de vue

---

<sup>36</sup> Arthur Schopenhauer, *Le Monde comme Volonté et comme représentation*, Paris, P.U.F, 1978, p. 478.

<sup>37</sup> Certaines de ses notes personnelles se trouvent dans cet ouvrage : Arthur Schopenhauer, *A soi-même*, Paris, L'Anabase, 1992.

<sup>38</sup> Arthur Schopenhauer, *A soi-même*, Paris, L'Anabase, 1992, p. 53.

<sup>39</sup> *Op.cit.*, p. 43.

<sup>40</sup> Arthur Schopenhauer, *Le Monde comme Volonté et comme représentation*, Paris P.U.F, 1978, p. 499.

de la Volonté qui ne peut développer son effort dans le phénomène et qui prend donc la décision du suicide. Il faut comprendre que la mort d'un phénomène n'est rien pour la Volonté. En effet, celle-ci s'affirme dans des milliards de phénomènes qui, en se reproduisant, la réaffirment. Schopenhauer compare un homme qui se suicide à un malade qui refuserait qu'on l'opère pour le soigner. En effet, tout comme l'homme qui veut se suicider est sur le chemin de la mortification de la volonté (car il souffre et déteste la vie qu'il vit, et ces deux conditions lui permettront l'accès à la connaissance permettant la négation de la Volonté), l'homme qui est sur la table d'opération et subit une opération douloureuse est sur le chemin de la guérison. Donc, tout comme refuser l'opération c'est laisser vie à la maladie, se suicider c'est laisser vie à la Volonté. Cependant Schopenhauer distingue une manière de se suicider qui est une véritable négation de la Volonté, « c'est la mort par inanition volontairement acceptée sous l'inspiration d'un ascétisme poussé à ses dernières limites »<sup>41</sup>. Cette forme de suicide est la négation de la Volonté car alors, le sujet ne fait plus preuve de conservation de son propre corps, corps qui, rappelons-le, est la manifestation de la Volonté. Le sujet se désintéresse totalement des besoins de son corps et ainsi, de la Volonté.

Ce qui suit de la connaissance et qui permet réellement la négation de la Volonté, c'est la chasteté volontaire et la pauvreté intentionnelle.

« Une *chasteté volontaire* et parfaite est le premier pas dans la voie de l'ascétisme, ou de la négation du vouloir vivre. »<sup>42</sup> Nous avons vu que c'est par l'acte sexuel que la volonté s'affirmait au plus haut point, c'est pourquoi la chasteté est requise pour la nier.

La *pauvreté intentionnelle* est le second pas qui projette dans la négation de la Volonté l'homme qui l'exécute. Par pauvreté intentionnelle, il ne faut pas comprendre le fait de se dépouiller de ses biens pour les donner aux autres, pour adoucir leur souffrance. La pauvreté dont parle Schopenhauer est un but en elle-même. But qui, bien sûr, est un moyen pour la mortification de la Volonté.

---

<sup>41</sup> Arthur Schopenhauer, *Le Monde comme Volonté et comme représentation*, Paris P.U.F, 1978, p. 502.

<sup>42</sup> *Op.cit.*, p. 478.

La mort est ce qui suit de ces deux « étapes ». L'originalité de la philosophie de Schopenhauer est qu'il ne propose pas, comme beaucoup de philosophes le font, une philosophie censée amener au bonheur ou du moins, amenant à une façon de bien vivre. Au contraire, la souffrance est irrémédiable et ce que la vie doit viser comme but, c'est la mort par la négation de la Volonté. Mais ce qui suit n'est qu'une mort phénoménale car en vérité, la mort de la volonté a déjà eu lieu. La mort pour ceux qui ont nié la Volonté n'est pas la même que pour ceux qui sont toujours sous l'effet du voile de Maya et pour qui la mort n'est qu'un terme à la manifestation de la Volonté. En effet, pour ceux-là, la mort est la fin de l'univers<sup>43</sup>.

Afin de comprendre comment se manifeste concrètement la négation de la Volonté, Schopenhauer dit qu'il faut chercher des exemples dans la réalité. Il les puise dans l'hindouisme, le bouddhisme, le christianisme (plus précisément dans la Bible ou les Védas) et dans des biographies ou écrits de mystiques tels que Madame Guyon.

Dans les Védas on peut lire : « L'ultime (qui est une attitude à avoir) c'est le renoncement, dit le prêtre Brahaman... Le renoncement surpasse tous les ultimes ci-dessus mentionnés »<sup>44</sup>.

Dans les lettres de Madame Guyon : « Ce que vous devez faire le plus présentement est de vous détacher universellement de toutes choses et de vous-mêmes »<sup>45</sup>.

Ces passages ne sont pas cités par Schopenhauer lui-même cependant il dit à plusieurs reprises combien la lecture des écrits de Madame Guyon est importante. Il dit les avoir lus et y trouver des exemples. C'est pourquoi, en les lisant, nous pourrions en trouver nous-mêmes pour illustrer ce qu'il dit, tout comme lui l'a fait. En ce qui concerne la Bible et les Védas, il les cite et dit aussi qu'on y trouve des exemples d'ascétisme. Rien ne nous empêche donc de chercher les exemples qui nous paraissent les plus représentatifs.

---

<sup>43</sup> Arthur Schopenhauer, *Le Monde comme Volonté et comme représentation*, Paris, P.U.F, 1978, p. 481.

<sup>44</sup> Quatrième partie : « Spéculations », Upanisad, Mahanar Up.505 (Le renoncement).

<sup>45</sup> Madame Guyon, *Correspondance*, Tome I, Paris, Champion, 2003, p. 756.

## b) La négation de la volonté par le désespoir

Un passage clair et qui plus est saisissant de l'ouvrage explique comment la négation de la Volonté apparaît par ce second moyen, c'est pourquoi nous aurions tort de ne pas en user : « Nous ne voyons un homme rentrer en lui-même, se reconnaître et reconnaître aussi le monde, se changer de fond en comble, s'élever au dessus de lui-même et de toute espèce de douleurs, et, comme purifié et sanctifié par la souffrance, avec un calme, une béatitude et une hauteur d'esprit que rien ne peut troubler, renoncer à tout ce qu'il désirait naguère avec tant d'emportement et recevoir la mort avec joie, nous ne voyons un homme en arriver là, qu'après qu'il a parcouru tous les degrés d'une détresse croissante et qu'ayant lutté énergiquement, il est près de s'abandonner au désespoir. Comme la fusion d'un métal s'annonce par un éclair, ainsi la flamme purificatrice de la douleur produit en lui la fulguration d'une volonté qui s'évanouit, c'est-à-dire de la délivrance »<sup>46</sup>.

Le texte parle de lui-même, mais ce qu'il faut retenir c'est qu'un grand malheur peut faire comprendre à l'homme l'inutilité de l'effort et faire germer en lui cette idée de négation du vouloir-vivre.

## c) L'art : un moyen d'apaiser la Volonté

Schopenhauer s'intéresse à l'art et lui donne beaucoup d'importance. Cependant, dans le cadre de l'ascétisme et dans le but d'arriver à nier la Volonté, quelle place lui donne-t-il ? L'art ne sera pas vu comme un moyen ou une étape permettant de nier la Volonté mais il permet plutôt un certain détachement. Nous avons vu combien l'homme est « sous la domination des désirs, sous l'empire de la volonté »<sup>47</sup>. L'homme, nous l'avons dit, doit lutter continuellement contre la mort s'il veut survivre et son statut d'« esclave du vouloir »<sup>48</sup> fait qu'il mène une vie, de ce point de vue, toujours active. Il fait constamment un effort. Ce que lui permet l'art, c'est de contempler. « Contempler », cela signifie : « S'absorber dans l'observation d'un être ou d'une

---

<sup>46</sup> Arthur Schopenhauer, *Le Monde comme Volonté et comme représentation*, Paris, P.U.F, 1978, p. 492.

<sup>47</sup> Arthur Schopenhauer, *Pensées & fragments*, Paris, Félix Alcan, 1886, p. 155.

<sup>48</sup> Arthur Schopenhauer, *Pensées & fragments*, Paris, Félix Alcan, 1886, p. 156.

chose »<sup>49</sup>. Dans un contexte religieux, on parle de l'état contemplatif de l'âme lorsque celle-ci « se livre tout entière à la médiation religieuse »<sup>50</sup>. Ces définitions nous permettent de comprendre en quoi la contemplation mène au détachement. Contempler, c'est être absorbé, c'est se livrer tout entier ; donc, lorsque l'homme contemple, la Volonté n'a plus d'action sur lui. Cela se manifeste par le fait qu'il n'a plus de désir. L'homme qui lit de la poésie, admire un tableau, écoute une œuvre musicale, etc., n'est plus attentif, non seulement à son entourage, mais aussi, à lui-même, à ses besoins vitaux, besoins qui lui permettent de lutter contre la mort.

Schopenhauer donne à l'art, nous le voyons bien, une certaine noblesse. Celui-ci semble être plus fort que tout, que l'amour même, ce sentiment recherché par tous. Mais pourquoi est-il recherché, s'il n'est pas capable d'apaiser la souffrance du monde, contrairement à l'art qui, lui, permet cela ? Peut-être devons nous en conclure que la contemplation de l'art (et sa production) est ce que tout le monde devrait rechercher. En comprenant l'effet de l'art sur celui qui le contemple, nous comprenons également l'effet de l'art sur celui qui le produit. Celui-ci fait quelque chose qui n'a aucun rôle pour sa survie, il ne nourrit pas l'affamé vouloir-vivre, il met en suspens sa vie pour produire l'inutile (du point de vue de la Volonté).

Schopenhauer procède à un classement des arts. La musique est l'art qu'il place au-dessus des autres. Ce qui lui fera écrire, en accord avec sa théorie sur le rôle de l'art :

« La mélodie c'est un écart par lequel on quitte la tonique et, à travers mille merveilleux détours, on arrive à une dissonance douloureuse, pour retrouver enfin la tonique, qui exprime la satisfaction et l'apaisement de la volonté »<sup>51</sup>.

---

<sup>49</sup> *Larousse encyclopédique en couleurs*, Vol. 5, France Loisirs, réédition de 1992, p. 2208.

<sup>50</sup> *Op.cit.*, p. 2208.

<sup>51</sup> Arthur Schopenhauer, *Le Monde comme Volonté et comme représentation*, Paris, P.U.F, 1978, p. 405.

## Conclusion

Schopenhauer, philosophe pessimiste ? Certes, mais dans son ouvrage son pessimisme est au service d'un vrai combat et non pas à celui d'une philosophie plaintive. La plainte est digne de l'art dramatique et n'est pas ce que l'on peut attendre d'un philosophe. Dans l'histoire de la philosophie, Schopenhauer succède à Kant. Nous savons bien que lorsqu'un philosophe succède à un autre, il veut le surpasser ou du moins, progresser. Tandis que Kant laisse de côté ce que l'homme a d'humain (ses sentiments, ce qu'il ressent), Schopenhauer, lui, en fait le fondement de sa philosophie. Il en fait le fondement à partir de sa propre vision du monde qui est pessimiste et c'est pourquoi le sentiment humain qu'il prendra en compte est la souffrance.

Cependant, dans le cadre de la recherche d'une éthique existentielle, nous comprenons bien que la philosophie d'Arthur Schopenhauer ne peut pas répondre à nos attentes. Celle-ci n'a pas pour but d'indiquer des chemins de conduite à emprunter pour mener une vie que l'on peut qualifier de bonne, puisque le but visé n'est pas la vie mais finalement, la mort. La vie du phénomène n'étant, selon la conception schopenhauerienne, qu'une suite de désirs provoqués par la Volonté et menant à la souffrance, le seul moyen de vivre librement (comme chose en soi) est de mourir.

Toutefois, que sa philosophie soit oubliée un jour serait par contre incompréhensible car derrière ce ton si tragique se tient discrètement un système philosophique d'une grande richesse et intemporel.

## Bibliographie

\* Arthur Schopenhauer, *Le Monde comme Volonté et comme représentation*, Paris, P.U.F, 1978

\* Arthur Schopenhauer, *A soi-même*, Paris, L'Anabase, 1992

\* Arthur Schopenhauer, *Pensées & fragments*, Paris, Félix Alcan, 1886

\* Arthur Schopenhauer, *L'art de se faire respecter*, Belval, Circé, 2008

\* Madame Guyon, *Œuvres mystiques*, Paris, Honoré Champion, 2008

\* Madame Guyon, *Correspondance*, Tome I, Paris, Honoré Champion, 2003

- \* Charles Baudelaire, *Le spleen de Paris*, Paris, Prodif, 1979
- \* *Le Veda*, Marabout université, Paris, 1967
- \* *La Bible*, Paris, Segond 21, 2011
- \* Edouard Sans, *Que sais-je ? Schopenhauer*, Paris, P.U.F, 1990
- \* Marie-José Pernin, *Schopenhauer, le déchiffrement du monde*, Paris, Bordas, 1992
- \* Didier Raymond et Frédéric Pajak, *Schopenhauer dans tous ses états*, Paris, Gallimard, 2009
- \* Théodule Ribot, *La philosophie de Schopenhauer*, Paris, Editions les belles lettres, collection encre marine, 2010
- \* Clément Rosset, *Ecrits sur Schopenhauer*, Paris, P.U.F, 2001
- \* *Larousse Encyclopédique en couleurs*, 22 volumes, Paris, France Loisirs, 1992

## Sitiographie

- \* <http://fr.wikipedia.org/wiki/Codros>